



découverte individuelle

PARIS/
ATHENES a.r. 580f

BRUXELLES/
NEW YORK a.r. 1190f

LUXEMBOURG/
MEXICO a.r. 1980f

PARIS/
BANGKOK a.r. 2250f

circuits

découverte de
L'ETHIOPIE
3650f

tout compris, avec transport
Paris/Addis Abeba AR en jet

découverte de
L'AFGHANISTAN
« PISTE DU CENTRE »
3300f

tout compris, avec transport
Paris/Kabul AR en jet

NOUVELLES FRONTIERES
66 boulevard Saint-Michel
75006 PARIS
Tél. 033.98.40 et 325.57.51

Nom

Adresse

Je désire recevoir votre
documentation sur

Lic. 793.A

PORTRAIT

Le fuyard de Boucicaut

Médecin militaire, il est devenu biologiste. Biologiste, il a prôné l'autogestion. Aujourd'hui, à soixante-deux ans, Henri Laborit fait l'éloge de la « fuite ». Abandon ou sagesse ?

■ Quand il ne peut plus lutter contre le vent et la mer, le voilier dispose encore de deux choix, la cape, qui le soumet à la dérive, et la fuite : « La fuite reste souvent, loin des côtes, la seule façon de sauver le bateau et son équipage. Elle permet aussi de découvrir des rivages inconnus qui surgiront à l'horizon des calmes retrouvés. Rivages qu'ignoreront toujours ceux qui ont la chance apparente de pouvoir suivre la route des cargos et des tankers... »

Cette poétique description de l'échappée belle devant la tempête n'est pas un extrait du journal de bord du navigateur solitaire Bernard Moitessier — celui dont il s'agit pourrait, au demeurant, en citer de mémoire des pages entières —, c'est le propos, ou plutôt l'avant-propos du livre, facile à lire, du biologiste Henri Laborit (1) : « Eloge de la fuite » (2). La vieille sagesse chinoise enseignait cela déjà dans son plus ancien livre, le « Yi King » : lorsque les circonstances sont défavorables, « l'homme noble comprend les signes du temps et préfère s'abstenir : continuer apporte l'humiliation ».

Mais comme la sagesse n'est pas le fort de nos sociétés et que nous la regardons avec des yeux aveugles, nous ne voyons pas ce qu'elle nous enseigne, l'évidence. Bien plus : nos règles, nos codes, nos lois nous ont habitués à penser que la fuite, c'est mal. Celui qui fuit est un lâche, c'est bien connu : et la lâcheté, c'est le pire. On blâme celui qui fuit le domicile conjugal, on localise le marginal réticent au travail, on interdit le drogué, on enferme le psychotique, on laisse l'artiste méditer dans son coin, on rejette celui qui, pour fuir la souffrance, parle sous la torture. Et au combat, situation extrême et donc valorisée entre toutes, l'officier responsable a le droit d'abattre sur place le soldat qui se dérobe à la ligne de feu qui va le réduire en bouillie ; en revanche, s'il en meurt, ou s'il perd quelques morceaux de lui au passage, on lui donnera une médaille. L'important, comme le souligne Laborit, c'est de ne pas « dérailler » mais d'affronter. Qu'on en souffre ou pas.

Le lot des chercheurs

Dans cette optique, écrire un éloge de la fuite est une tentative à rebours du courant idéologique dominant, sinon scandaleuse. Mais il est vrai que c'est souvent le lot des chercheurs et, plus encore, des découvreurs. Son livre commence par un autoportrait surprenant, car on n'y apprend rien. En biologiste et sur le ton vaguement désabusé mais non sans élégance de ceux qui savent, qui en savent un peu ou beaucoup plus que les autres, il nous explique pourquoi, dès les premières lignes : « Quand la biologie générale vous a guidé pas à pas vers celle du système nerveux et des comportements, un certain scepticisme vous

envahit à l'égard de toute description personnelle exprimée dans un langage conscient. Tous les autoportraits, tous les Mémoires ne sont que des impostures conscientes ou, plus tristement encore, inconscientes. » Et même, pourrait-il ajouter : les portraits. N'étant pas biologiste et sachant cela, je ferai donc de lui ce qu'il appelle un « roman interprétatif ».

Il m'a reçue dans son territoire d'exil, un vieux laboratoire — dont lui fit cadeau, pour 15 millions de francs de 1958, une importante firme pharmaceutique qui lui devait bien ça — sur les terrains de l'hôpital Boucicaut qui l'abrite, avec ses dix-huit chercheurs. Pourquoi d'exil ? Son histoire, sa carrière l'y ont contraint. Il est médecin de la marine, ce qui manque de panache, ancien interne des hôpitaux de Bordeaux et non pas de Paris, dans un pays où il n'est d'élite que de Paris. Médecin, il se pique de sortir de sa discipline et de faire de la biologie. Biologiste, il se toque d'élargir la biologie à la philosophie : « la Nouvelle Grille » (3) et ce livre d'aujourd'hui.

Les salonnades scientifiques

Il fait même, à sa manière, de la politique. « L'Homme imaginant » (4) est un essai de biologie politique. Il en arrive même, partant de la biologie, à l'autogestion. C'est trop. D'autant que s'il se dit « copain » avec Mitterrand et Rocard, il ajoute aussi qu'il ne veut se laisser enfermer dans aucun système. Pas plus un système de parti qu'un système de recherche : il n'appartient ni au C.N.R.S. ni à l'I.N.S.E.R.M. C'est son drame : « Je n'ai jamais appartenu à aucune hiérarchie scientifique, excepté, peut-être, la hiérarchie militaire », reconnaît-il en souriant...

Dans l'armée, un homme comme lui qui s'étend si longuement sur les hiérarchies de dominance ? Son seul rapport avec elle s'est limité, il est vrai, depuis vingt ans, au chèque de sa solde mensuelle. Il est à la retraite depuis deux ans, au grade de médecin-colonel. En 1964, on lui proposa de penser à son « avenir » et de passer général : « Mais j'aurais dû aller à Cherbourg prendre le commandement de la 2^e région maritime ; on ne pouvait pas me nommer médecin-général à Boucicaut ! » Il se dit alors que son nom dans le grand Larousse encyclopédique valait bien le sacrifice d'un galon.

Il est né en 1914 à Hanoi où son père était médecin colonial. Et puis cinq ans plus tard en Guyane française, un jour comme un autre, sur une pirogue, son père est mort devant lui, foudroyé par le tétanos. C'est pourquoi il est devenu médecin, aux frais de l'armée. Major de sa promotion à l'Ecole de Santé navale, il put choisir son embarquement, la guerre venue. Un torpilleur nommé « Sirocco » qui se retrouva « en première ligne au casse-pipe en mai 1940 à Dunkerque » : sept cent vingt

(1) Voir « le Nouvel Observateur » n° 520, du 28 octobre 1974.

(2) Robert Laffont.

(3) Robert Laffont.

(4) 10/18.